



ACTES SUD, 2004

Nirmal Verma,
trad. du hindi
par Annie Montaut
et François Auffret

Le Toit de tôle rouge

267 pages

ISBN 978-2-7427-4581-4

20,20 €

**ENFANCES
À LIRE**

LE TOIT DE TÔLE ROUGE

« Une maison était coiffée d'un toit de tôle rouge qui renvoyait comme un miroir l'éclat du soleil de l'après-midi. » Cette maison, Kaya, âgée d'une douzaine d'années à peine, l'habite avec son petit frère Tchoté, sa mère, le domestique Mangtou et Miss Joshua, une vieille Anglaise qui occupe le rez-de-chaussée. Tout en bois, elle craque et frémit au moindre coup de vent. C'est l'une des dernières d'un bourg perdu au milieu des forêts, dans les montagnes du nord de l'Inde, où les citadins viennent passer l'été. Le père travaille à Dehli et ne monte qu'une ou deux fois l'an. Il arrive chaque fois de nuit, frappe à la porte de la chambre des enfants, caresse le front de Tchoté endormi et « parfois, l'angoisse prenait Kaya qu'il ne sorte de la chambre sans même la regarder et cette inquiétude se diffusait en elle comme un incendie qui la ravageait et lui embrasait le corps entier ». La baraque de Mangtou, sa grande houppelande au parfum de cumin, de curcuma et de cardamome dans laquelle elle aime à s'envelopper, ou le salon confiné de Miss Joshua toujours perdue dans ses souvenirs sont des refuges loin du monde extérieur, des peurs et de l'inconnu. Car la maison s'est vidée avec l'arrivée de l'automne et le sentiment de solitude grandit en Kaya, il pousse en elle sans que personne ne s'en rende compte. Pourtant, se répète-t-elle, « aucun endroit n'est vide, personne ne quitte jamais personne », d'ailleurs, « cela lui avait toujours paru bizarre, mais quand les gens s'en vont, l'endroit qu'ils ont occupé ne se retrouve jamais tout à fait vide – il s'y tisse une sorte de toile qui bouge au vent poussiéreux, une toile invisible, mais qui vous prenait insidieusement dans ses fils ». C'est le départ de sa cousine Lama, venue pour un dernier été, qui est cause de ce bouleversement,

une Lama si indépendante pour qui « elle se serait fait hacher menu », qui ne connaît ni la honte ni la peur et pose sur le monde un regard dur et limpide, et que l'on s'apprête à marier contre son gré. Une scène ne cesse de la hanter : leur dernière promenade à la voie ferrée. Elles deux et Tchoté, avec la chienne Guinny, ont pris l'habitude de s'installer au-dessus du tunnel pour guetter le passage du Shimla-Kalka, mais cette fois, Guinny, qui ne quitte jamais Lama « comme si son âme était entre ses mains », est écrasée par le train parce qu'elle entend sa maîtresse l'appeler par-delà le tunnel. Devenue adulte, Kaya se souvient encore de l'appel troublant de sa cousine qui voulait apporter à Guinny « la délivrance », de sa voix « où se mêlaient menace, insistance, séduction, et une compassion sans limites, inhumaine, se situant quelque part entre mourir et tuer ». Cet épisode marque la fin de l'été et le début d'une longue saison d'esseulement pour Kaya. La maison lui semble étrangère, les montagnes indifférentes, « les choses arrivaient mais s'échouaient au bord du chemin, comme les pierres, les feuilles et les branches cassées » soulignant le rôle insignifiant qu'elle joue dans tout cela. Elle voit sa mère alitée grossir de jour en jour sans en comprendre la raison et assiste, terrifiée, à son accouchement, accroupie dans le froid, sur le balcon qui jouxte la chambre maternelle. Nul cri ne suivra ceux de douleur de sa mère car le bébé est mort-né. En attendant l'arrivée du père, on décide de l'envoyer chez son oncle qui vit sur les hauteurs dans une maison noyée sous des arbres peuplés de singes et de chacals. Elle y retrouve son cousin Birou, jeune adolescent qui tricote, joue du piano et l'emmène se promener. Ici encore, tant de choses sont incompréhensibles pour elle et demeurent inexplicables, comme cette Népalaise qui vit dans la baraque à côté et que rejoint chaque soir son oncle, qui lui révèle

dans un murmure son destin de femme, ou cette église abandonnée où elle découvre dans une niche, suspendu à deux poutres, un corps en bois à la tête inclinée qui représente, lui dit son cousin, un homme mort pour l'amour de tous. Même la pluie qu'elle croit si bien connaître ne fait pas le même bruit que chez elle et lui devient presque étrangère.

« C'étaient des jours heureux, mais elle n'en savait rien. C'est à l'âge adulte qu'on reconnaît le bonheur – quand on a oublié les malheurs de l'enfance – et à l'âge qu'elle avait, il lui était impossible de savoir quand commençait le cercle du bonheur une fois franchie la douleur, ou bien quand le bonheur, ce bonheur-là, se muait en douleur – impossible. C'était le temps de l'impossible. » Durant tout cet hiver, la vie de cette fillette farouche et muette semble faite de revirements, d'impatiences, de mouvements de colère suivis d'apaisements, de peurs et d'attraits irrépessibles, son âme – mot qu'elle entendit si souvent dans la bouche de Lama – est toute en circonvolutions. C'était « comme si quelqu'un lui avait posé les mains sur les yeux par derrière et l'avait longtemps laissée chercher qui c'était, et dans cet inconnu elle avait le cœur qui battait, entre terreur et espoir ». De même le paysage autour d'elle baigne-t-il dans un clair-obscur permanent et mobile, les versants des montagnes s'illuminent et s'éteignent chacun leur tour, un reste de jour semble maintenir toutes choses suspendues, dans les limbes.

Entre intérieur et extérieur, pas de frontière étanche : vérandas et balcons, baraques ouvertes sur le dehors aux toits sans cesse balayés par des branches sont les endroits que Kaya privilégie entre tous. Le vent ne cesse de souffler, s'il tombe c'est pour reprendre de plus belle, faisant craquer toute la maison ; le balcon oscille, le plancher grince, les rideaux se gonflent, les

arbres s'ébrouent, la forêt tout entière frémit et la montagne elle-même, qui en est recouverte, tremble et s'anime. La brume monte des ravins, le monde semble se diluer, l'univers se vaporise favorisant l'égarément, la densité de l'émotion, le mystère des sentiments et la confusion de la pensée. Mais la fusion est telle qu'elle évoque plus qu'une relation mimétique ou une simple influence réciproque entre le personnage et son environnement. L'angoisse vague qui submerge Kaya ruisselle pour inonder son lit : c'est un clair de lune ; elle reconnaît dans la houle de l'herbe sa propre mélancolie ; les yeux qui semblent l'épier partout dans la forêt sont ceux de Birou car elle a vu un jour, dans les yeux aimants de son cousin, la forêt la plus impénétrable. Ne dirait-on pas que le paysage est devenu le corps même de l'enfant agrandi aux limites de l'univers et ce toit de tôle rouge que l'on distingue parmi les arbres, que l'on ne peut perdre de vue, son petit cœur qui bat et saigne ?

Nirmal Verma (1929-2005) est l'un des plus grands écrivains de langue hindi. S'il est l'auteur de cinq romans, d'essais et de journaux de voyage, c'est dans l'art de la nouvelle qu'il s'illustra le plus (huit recueils), étant l'un des pionniers du « Nouveau récit », mouvement qui remonte aux années cinquante.

Son œuvre met très souvent en scène des moments de crise entre membres d'une même famille ; ses personnages sont complexes, l'écrivain s'attachant à ne pas les noircir ni les innocenter. Publier une autobiographie ne lui serait jamais venu à l'idée puisqu'il considérerait la totalité de son œuvre comme étant, à sa manière, une forme d'autobiographie. Il refusera toujours d'écrire en anglais (langue qu'il maîtrise parfaitement, ainsi d'ailleurs que le tchèque, ayant vécu dix ans à Prague), car l'hindi est la langue, disait-il, de son monde intérieur. « Pour un écrivain, aspirer

au confort de l'esprit est aussi fatal que rechercher le plaisir matériel. Toute occasion de se réfugier est un piège ; y céder une fois, c'est perdre à tout jamais la capacité de créer – the clear sky of creativity. » D'ailleurs, ne fait-il pas dire à Kaya : « il ne suffit pas de se mettre à l'abri, il y a autre chose, quelque chose de très profond en nous qui nous dépasse, qui aspire au salut, à la libération » ?

Françoise Le Bouar